

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

THÈSE

N°

68

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Mieczyslaw ALTMAN

Né le 15 juillet 1905, à Varsovie.

Contribution à l'Étude de la
Criminologie
du point de vue biologique

Président : M. SANNIÉ, Professeur.

PARIS

AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR
93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1939

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNÉE 1939

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Mieczyslaw ALTMAN

Né le 15 juillet 1905, à Varsovie.

Contribution à l'Étude de la
Criminologie
du point de vue biologique

Président : M. SANNIÉ, Professeur.

PARIS
AMÉDÉE LEGRAND, ÉDITEUR
93, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 93

1939

I. — PROFESSEURS

Anatomie	MM.
Physiologie	ROUVIERE.
Physique médicale	Léon BINET.
Chimie médicale	STROHL.
Bactériologie	POLONOVSKI.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	Robert DEBRÉ.
Pathologie et thérapeutique générales	BRUMPT.
Pathologie médicale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	ABRAMI.
Anatomie pathologique	MONDOR.
Histologie	LEROUX.
Pharmacologie et matière médicale	CHAMPY.
Thérapeutique	TIFFENEAU.
Hygiène et médecine préventive	HARVIER.
Médecine légale	TANON.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	BALTHAZARD.
Pathologie expérimentale et comparée	LAIGNEL-LAVASTINE.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	FIESSINGER.
Clinique médicale	CHIRAY.
	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
	LEREBoullet.
	NOBÉCOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance	H. CLAUDE.
Clinique des maladies des enfants	GOUGEROT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	GUILLAIN.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	LEMIERRE.
Clinique des maladies du système nerveux	CUNEO.
Clinique des maladies infectieuses	GOSSET.
Clinique chirurgicale	GREGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	CHEVASSU.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	JEANNIN.
	LEVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET.
Clinique de la Tuberculose	TROISIER.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique de cardiologie	LAUBRY.
Clinique de neuro-chirurgie	Clovis VINCENT.
Assistance médico-sociale	N...
Professeurs sans chaire	HAZARD.
	HOVELACQUE.
	MULON.
	OLIVIER.
	SANNIÉ.
	VERNE.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.	MM.
AMELINE Pathologie chirurgicale.	CHEVALLIER.. Pathologie médicale.
BARIÉTY Pathologie médicale.	COSTE Pathologie médicale.
BÉNARD (Henri) Pathologie médicale.	DOGNON Physique.
BERNARD (Etienne) Pathologie médicale.	FEY Urologie.
BEZANÇON	FUNCK Pathologie chirurgicale.
(Justin) Hydrologie.	GALLIARD Parasitologie.
BOULIN Pathologie médicale.	GASTINEL Bactériologie.
BULLIARD Histologie.	DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie chirurgicale.
CATHALA Pathologie médicale.	

II. — AGREGES EN EXERCICE (Suite).

MM.
 GAYET Physiologie.
 DE GENNES .. Pathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HUGUENIN ... Anatomie pathologique
 JOANNON Hygiène.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL.. Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
 LAVIER Parasitologie.
 LE LONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LEVY .. Pharmacologie.

MM.
 LEVY-VALENSI. Neurologie et Psychiatrie.
 MENEGAUX ... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET ... Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgicale.
 PIEDELIEVRE.. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHTER Physiologie.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.
 ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.
 GUENIOT Obstétrique.
 HEITZ-BOYER . Pathologie chirurgicale.

MM.
 LARDENNOIS . Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER ... Obstétrique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 SCHWARTZ ... Pathologie chirurgicale.
 VAUDESCAL .. Obstétrique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.
 ALAJOUANINE.
 AUBERTIN.
 BRULE.
 CHABROL.
 DONZELOT.
 DUVOIR.
 LIAN.
 PASTEUR-VAL-
 LERY-RADOT.
 SEZARY.

Clinique médicale.

MM.
 BASSET.
 BROcq.
 CADENAT.
 GATELLIER.
 MOURE.
 QUENU.
 VELTER.

Clinique chirurgicale

MM.

ECALLE.

METZGER.

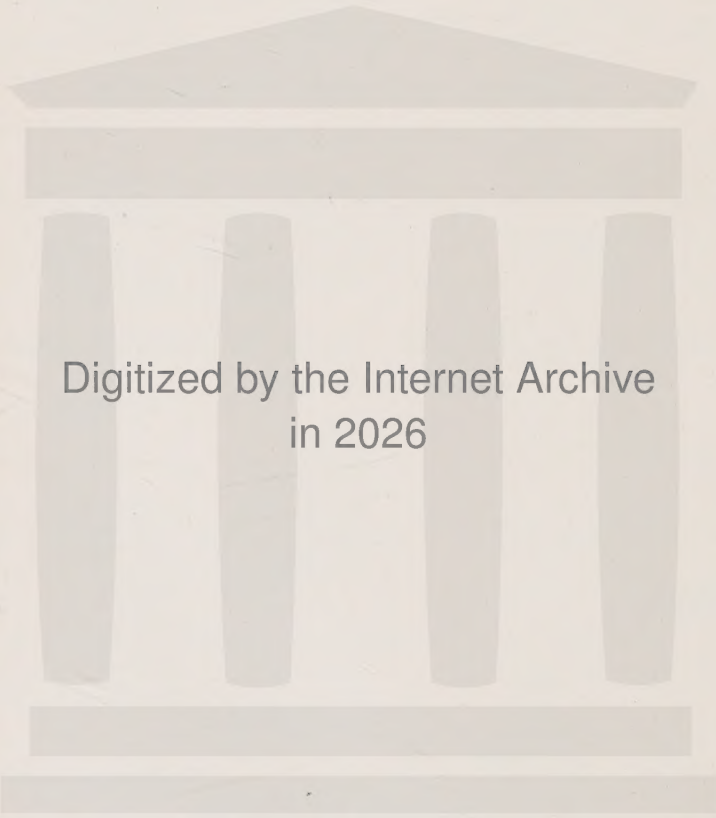
Clinique obstétricale.

V. — CHARGES DE COURS

MM.
 CHAILLEY-BERT, agrégé
 LEDOUX-LEBARD
 RUPPE
 WEIL-HALLÉ

Education physique.
 Radiologie clinique.
 Stomatologie.
 Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MA MERE ET A MON PERE

Modeste témoignage de ma profonde tendresse et de ma très vive reconnaissance pour tout ce qu'ils ont fait pour moi.

A MA FEMME

Faible témoignage de ma profonde affection.

A MON FRERE

A MONSIEUR LE PROFESSEUR SANNIÉ

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris.

Directeur de l'Identité Judiciaire.

*Qui nous a fait le grand honneur de
vouloir bien accepter la présidence de
cette thèse.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR P. CHEVALLIER

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.

Médecin des Hôpitaux.

Officier de la Légion d'Honneur.

Avec nos hommages respectueux et l'expression de notre profonde gratitude.

A MONSIEUR LE DOCTEUR TOULOUSE

A MES MAITRES DE LA FACULTÉ ET DES HÔPITAUX

A MES MAITRES EN PSYCHO-PATHOLOGIE

CHAPITRE PREMIER

« Il n'y a pas un honnête homme
qui ne soit à une heure donnée, ca-
pable de commettre un assassinat »

ESTAUNIÉ de l'Académie Française.

« *Les choses qui voient* ».

Il n'y a pas de problème qui soit plus discuté dans la psycho-pathologie que la responsabilité criminelle au point de vue médico-juridique. La question de la responsabilité soulevée au XIX^e siècle reste toujours un point irrésolu.

Pour faciliter l'explication de la responsabilité on se base sur une notion ancienne non démontrée scientifiquement et même en contradiction avec la science moderne. Cette notion fausse est le libre arbitre; elle dérive de « croyance plutôt que de connaissance ».

L'étude du criminel, du crime et de la responsabilité telle que nous la concevons au point de vue biologique est un travail immense et excessivement difficile demandant un temps beaucoup plus long que celui dont nous disposons. Nous n'avons donc pas la prétention de faire une étude tout à fait complète, elle dépasse nos moyens de travail. Ce sera plutôt une contribution à l'étude de la criminologie au point de vue médical.

Les idées plus ou moins nouvelles et les hypothèses que nous allons émettre peuvent paraître trop hardies. Nous sommes loin d'ignorer que l'affirmation scientifique de notre conception, à l'heure ac-

tuelle, présente des difficultés. Pourquoi donc remplacer des idées actuellement adoptées par d'autres qui peuvent provoquer une véritable révolution des traditions dans la vie sociale ? Pourtant en remplaçant la responsabilité par l'irresponsabilité, en supprimant la notion de libre arbitre nous croyons être dans le vrai. Notre conception qui n'est pas démontrée scientifiquement, découle néanmoins de faits expérimentaux et scientifiques. Elle concorde beaucoup plus avec nos connaissances actuelles de la biologie.

Matérialiste, nous n'avons néanmoins aucune prétention de comprendre des choses incompréhensibles et inexplicables actuellement ; mais, par contre, nous ne pouvons pas admettre l'existence de forces supérieures dans le cas où nos lois biologiques peuvent expliquer certains phénomènes. Accepter la responsabilité du criminel au point de vue médical, admettre le libre arbitre, adopter ainsi les lois biologiques spéciales, dites de la biologie humaine tout à fait différentes d'après GRASSET de la biologie animale nous paraît inadmissible.

Un sociologue analysera le crime par rapport au milieu dans lequel il a été commis ; il recherchera avant tout la nocivité de l'acte vis-à-vis de la société.

Un juriste considérera le crime comme une violation d'une loi ou d'une prescription légale garanties par une sanction pénale.

Tous deux prendront donc en considération, avant tout l'acte, souvent indépendamment de l'individu qui l'a commis. Par contre, pour un biologiste, le crime n'est intéressant que comme un symptôme de

l'état psychique, comme une des formes d'extériorisation de l'énergie humaine.

Partant de deux principes différents, les raisonnements et les conclusions seront tout à fait divergentes.

Le sociologue et le juriste veulent défendre avant tout la société contre le criminel. Dans leurs conclusions, ils peuvent sacrifier l'individu nocif pour défendre la collectivité. Le biologiste par contre a le devoir de s'occuper avant tout de l'individu, de cette unité psycho-physiologique, il doit tirer des conclusions bio-sociales défendre la société sans pour cela sacrifier l'individu. Nous n'avons pas le droit de traiter le crime comme une consciente violation du code pénal, il est indispensable de prendre en considération le rapport qui existe entre le criminel, sa vie psychique et le crime. Le crime est un acte biologique et il est intimement lié avec la vie. Il doit être analysé suivant les principes que l'on emploie pour étudier tous les autres phénomènes biologiques.

Qui donc en premier lieu doit s'occuper du criminel ?

A qui appartient-il avant tout ?

Le juriste recherchera l'article du code pénal précisant les sanctions qu'il faut prendre dans le cas déterminé, et pourtant, il est dépourvu de bon sens d'appliquer le même article du code pénal, le même traitement à tous les crimes qui, sous des apparences identiques, présentent des divergences énormes.

C'est donc à un biologiste, à un médecin spécialisé

dans la psychopathologie qu'appartient l'examen et le traitement du criminel. C'est à lui d'examiner le terrain de l'individu, ses particularités physiques et psychiques, l'état de sa résistance psychique. C'est à lui de se prononcer sur le diagnostic et le pronostic du criminel. C'est à lui de déterminer le traitement que doit subir l'individu.

A part quelques exceptions (Belgique) dans la plupart des pays, le rôle du médecin dans l'analyse et le traitement du crime est presque inexistant, sauf dans de rares cas d'irresponsabilité flagrante. Tous nos actes, qu'ils soient anormaux ou non, appartiennent au domaine de la biologie. Est-il logique qu'on élimine le crime de la compétence du biologiste-médecin ? Faut-il que le médecin se contente de ce faible rôle d'aide de la justice ? Vraiment nous ne pouvons être de l'avis de certains médecins et de la plupart des magistrats qui disent que « le médecin doit rester seulement expert, témoin spécial de la justice; et que c'est encore une belle fonction ».

Dans notre courte étude nous analyserons quelques facteurs pré-nataux et post-nataux qui contribuent à la formation du terrain psycho-biologique de l'individu et les modifications que ce terrain peut subir. Nous verrons ensuite l'action des excitants qui déclanchent ou inhibent l'acte instinctif. Nous tâcherons de démontrer que l'acte criminel est purement instinctif, normalement freiné par le centre de personnalité. Enfin nous exposerons quelques réflexions qui nous viennent à l'esprit en étudiant le code pénal.

CHAPITRE II

Dans la formation du terrain psycho-biologique, l'hérédité joue un rôle considérable. Analysons d'abord l'hérédité normale, puis l'hérédité morbide.

« L'Hérédité, dit RIBOT dans son livre sur l'hérédité psychologique, est la loi biologique en vertu de laquelle tous les êtres doués de vie tendent à se répéter dans leurs descendants : elle est pour l'espèce ce que l'identité personnelle est pour l'individu. Par elle, au milieu des variations incessantes, il y a un fond qui demeure ; par elle la nature se copie et s'imité incessamment. Considérée sous sa forme idéale, l'hérédité serait la reproduction pure et simple du semblable par le semblable. »

L'influence ancestrale sur la descendance est connue depuis la plus haute antiquité. Avec DARWIN, GALLIEN et MENDEL, l'étude de la transmission héréditaire a pris une allure scientifique, et avec l'école lombrosienne on a démontré son importance dans la criminalité.

Sans entrer dans la discussion sur le mécanisme intime de l'hérédité, il semble que l'on puisse lui attribuer deux caractères principaux : la conservation et la création. Son caractère de conservation est démontré par la transmission des caractères acquis par

l'ascendant. Les caractères transmis peuvent : soit subir des modifications dans leurs valeurs énergétiques, soit même créer, comme le dit GRASSET, « dans beaucoup d'organismes un état spécial d'immunité vis-à-vis de certaines maladies, prédispositions à d'autres maladies, d'aptitude ou de non aptitude à certains troubles ».

Les quatre lois essentielles de DARWIN, qui dirigent la transmission héréditaire, sont :

1° La loi de l'hérédité directe ou immédiate, en vertu de laquelle les ascendants ont tendance à transmettre à leurs descendants leurs caractères généraux, individuels, anciens ou récemment acquis.

2° La loi de prépondérance. Les caractères transmis aux enfants peuvent être prépondérants de l'un ou de l'autre des parents, soit d'une façon directe (père au fils, mère à la fille), soit d'une manière croisée.

3° La loi d'atavisme ou de l'hérédité médiate, suivant laquelle la transmission des caractères des ancêtres peut se faire d'une manière intermittente en sautant une ou plusieurs générations.

4° La loi d'hérédité aux époques correspondantes. C'est la faculté d'apparition chez les enfants des dispositions, des caractères physiques ou psychiques à la même époque d'évolution, au même âge que chez les parents.

L'importance de la transmission héréditaire est démontrée par les phénomènes des jumeaux. LANGE.

étudiant la criminalité chez les jumeaux, constate deux sortes de faits :

a) Les jumeaux univitellins présentent une ressemblance frappante tant au point de vue physique qu'au point de vue psychologique, même dans l'intonation de leur voix et dans l'association des idées.

b) Les jumeaux bi-vitellins ne présentent presque pas de ressemblance dans leurs caractères physiques et dans leur comportement.

Après avoir passé en revue le mode d'action de l'hérédité normale, nous verrons quel rôle primordial joue l'hérédité dans l'étiologie du crime.

Le crime n'est pas une consciente violation du code pénal. C'est un acte biologique, c'est un symptôme traduisant l'état psycho-biologique de l'individu.

« Nul n'est vicieux volontairement » a dit jadis PLATON, car « pour expliquer comment des gens cultivés qui eussent pu gagner leur vie de la façon la plus large par des moyens honnêtes, ont pu en venir à préférer les dangers du crime, il faudrait analyser chaque cas... il faudrait aussi connaître dans chaque espèce l'apport de l'hérédité et savoir quelles tares l'homme avait reçues en naissant » (LOCARD). On ne devient pas criminel parce qu'on veut l'être, c'est notre terrain biologique qui nous prédispose, qui nous oblige à suivre la voie du crime parmi tant d'autres. Le terrain biologique est un édifice dont les fondations furent construites par les générations antérieures. L'importance des facteurs bio-génétiques et bio-plastiques est énorme sur l'évolution ontogéné-

tique de l'individu. La construction du terrain biologique se fait en deux phases :

a) La phase prénatale (instinct, hérédité, blasto-toxie, vie intré-utérine, etc...).

b) La phase post-natale (influence du milieu social et familial, éducation, instruction, etc...).

Le terrain psycho-biologique dans sa phase prénatale peut subir des perturbations dues à l'hérédité morbide.

D'après M. le Dr APERT, « on dit qu'il y a hérédité morbide quand on constate chez un individu un trouble de santé, dont l'origine est attribuée à un état de maladie d'un ou de plusieurs de ses ascendants ». Le même auteur donne une classification de l'hérédité morbide que nous allons suivre :

1) Hérédité morbide ancestrale. Hérédité véritable ressemblant à celle des caractères normaux, elle sert avant tout à la transmission des maladies familiales. Cette hérédité peut frapper plusieurs individus de la même famille et se répercuter sur plusieurs générations successives. Elle peut affecter tous les organes et même, dans certains cas, en attaquer plusieurs à la fois. Elle influe sur la constitution défectueuse des psychopathes.

Il semble que c'est elle qui sert à la transmission des caractères criminogènes chez les criminels-nés de LOMBROSO. Le criminel-né est un individu qui, marqué impitoyablement par ces tendances crimino-gènes, est poussé infailliblement vers le crime.

2) Hérédité morbide due à des influences inter-

currentes, venant troubler le jeu normal de l'hérédité vraie, hérédo-intoxication. Parmi les causes d'intoxications, il y en a une qui présente une importance primordiale, c'est l'intoxication alcoolique. Il semble, d'après certains auteurs (APERT), que l'importance de l'hérédité alcoolique paternelle est bien plus grande que celle de l'hérédité maternelle, car les testicules sont des organes glandulaires présentant une très grosse affinité pour l'alcool.

On a démontré expérimentalement que chez les cobayes, en cas d'intoxication paternelle, il y a 58 % de cas de stérilité, 22 % de mort-nés, 20 % de vivants, mais tous malades ou chétifs, tandis que dans l'intoxication maternelle, on constate 25 % de cas de stérilité, 25 % de mort-nés et 50 % de vivants bien portants.

MAXWELL dans son livre « Le crime et la société » cite l'exemple d'une femme éthylique ayant eu 800 descendants, 700 ont été condamnés au moins une fois dans leur vie; 87 l'ont été à la peine capitale; 342 étaient alcooliques; 127 femmes étaient des prostituées.

L'intoxication alcoolique agit : sur l'état mental, sur le système nerveux; et c'est elle la grande cause de la perversion des sentiments moraux : déséquilibre, instabilité mentale et irritabilité. L'influence de l'intoxication alcoolique, au point de vue criminel est tellement grande que le Dr VERVAECK, dans son rap-

port sur l'hérédité criminelle, a pu dire : « En combattant l'alcoolisme, vous supprimerez la moitié des crimes et délits actuels... vous enrayerez la criminalité de demain... ».

Il semble, d'après certains auteurs, que la déficience endocrinienne chez les ascendants retentit sur le tempérament des descendants. ENGELBACH l'a constaté chez 15 % des criminels.

4) Hérédité morbide des maladies microbiennes, hérédo-infections. La syphilis semble jouer un rôle important dans la criminalité chez les descendants. La tuberculose, très peu étudiée, paraît réagir aussi en affaiblissant le terrain.

5) Hérédité des lésions organiques et des maladies des tissus. Pour nous, la transmission héréditaire du système neuro-psychique est la seule qui présente de l'importance. Mise en relief par MOREL dans la dégénérescence, appliquée à la criminalité proprement dite, par LOMBROSO, l'hérédité neuro-psychique présente une valeur incontestable sur la criminalité des descendants.

D'après Léon RABINOWICZ, c'est elle qui crée le terrain névropathique (émotivité, instabilité, etc.), si propice à l'accomplissement des actes délictueux. On a constaté chez les délinquants, suivant les auteurs, 15 à 30 % de cas environ où les maladies du système nerveux ou mentales chez les ascendants, peuvent être incriminées.

A côté de cette hérédité proprement dite, qui ne fait que conserver, combiner et reproduire les carac-

tères énergétiques de l'ascendant, il faut étudier un phénomène à part, appelé blastotoxie. Il ne s'agit pas de l'hérédité réelle, mais de l'influence surajoutée qui altère le germe avant la conception.

Prenons comme exemple un alcoolique : son organisme ainsi que son sperme sont imprégnés par la toxine éthylique; il en résulte une corruption ou une altération, plus ou moins grande, de la cellule germinale. C'est en quelque sorte une cause indirecte des troubles congénitaux, que vont présenter les descendants.

Parmi les causes de la blastotoxie, nous pouvons citer :

a) La disproportion d'âge entre les parents, leur âge trop avancé ou trop précoce.

b) Certaines intoxications, en particulier les intoxications alcooliques peuvent provoquer la détérioration du germe.

c) L'état de santé des procréateurs au moment de la conception, les maladies organiques et chroniques, l'état mental, le surmenage, physique ou intellectuel; Il semble même que la procréation pendant la convalescence peut être aussi une cause de la blastotoxie.

M. RABINOVICZ cite un cas présenté par le Dr VERVAECK d'un enfant d'une famille honorable ayant commis des actes délictueux. On a constaté que la mère, au moment de la procréation présentait un accès de dépression très accentué.

Nous connaissons personnellement une famille honorable dont le père, à la suite d'une très forte con-

trariété, a présenté un accès de confusion mentale avec dépression consécutive et tentative de suicide. Son fils ayant été conçu pendant cette période, présente une perversion de sentiments moraux, avec abolition des sentiments affectifs : instabilité, irritabilité, et il a commis plusieurs actes délictueux.

Fait à signaler : une fille née 4 ans après ne présente aucun trouble pathologique.

En se basant sur ces deux observations, nous n'avons pas la prétention d'affirmer que c'est la blastotoxie qui a été la cause de ces troubles. Les études faites sur cette question si complexe sont trop récentes, les statistiques trop peu nombreuses pour pouvoir conclure.

Il est impossible de terminer cette étude sans nous occuper de la période qui commence au moment de la fécondation et se termine avec l'accouchement.

Pendant les neuf mois de la vie intra-utérine, l'embryon, ensuite le fœtus, doit trouver des conditions de développement stable dans un milieu nutritif convenable, à l'abri des variations thermiques et préservé du traumatisme. La vie du fœtus étant intimement liée à celle de la mère, il est compréhensible que toute perturbation dans l'état normal de la mère retentisse sur l'enfant. Ainsi l'émotion, la fatigue, le surmenage, les maladies des organes utérins, l'infection et l'intoxication peuvent déclencher une déviation dans l'évolution normale du fœtus.

NICLOUX a constaté expérimentalement qu'en intoxiquant avec de l'alcool les femelles des cobayes,

pleines, et en dosant cet alcool dans les organes fœtaux et maternels, la teneur en alcool est presque identique dans les deux cas. FÉRÉ, s'occupant de la question, a démontré que lorsque les œufs de poules en incubation séjournent dans une atmosphère de vapeurs d'alcool ou de vapeurs d'essences diverses (absinthe, anis, etc.), on constate une proportion considérable de développements anormaux et de malformations. Ces malformations atteignent plus spécialement le système nerveux.

Il est hors de doute que le traumatisme direct (manœuvres abortives sans résultat) et indirect (de la mère) ainsi que le traumatisme pendant l'accouchement peuvent déclencher également des malformations psycho-physiques.

Nous en avons ainsi terminé très brièvement avec certains éléments morbides et criminogènes prénataux. Parmi ceux-ci l'hérédité morbide semble jouer un rôle essentiel dans la pathogénie du crime. Parfois elle peut jouer un rôle nettement déterminant dans le déclenchement des actes délictueux. Souvent l'hérédité morbide agit en prédisposant le terrain en favorisant l'influence des facteurs sociaux. Ainsi dans une très grosse majorité de cas l'hérédité et le milieu social sont intimement associés dans la pathogénie du crime. Le milieu social peut diminuer, entretenir ou augmenter l'action des tares héréditaires. Chaque individu est façonné par son milieu.

Dans le rapport entre l'hérédité morbide et le milieu social, il faut distinguer plusieurs cas.

1°) L'individu présentant une hérédité morbide, plus ou moins grande facilement influencée par le milieu dépravé dans lequel il est né et où il vit. Ce milieu facilitera l'extériorisation de son instinct.

2°) L'individu atteint par une très forte hérédité morbide né dans un milieu sain cherche le milieu propice qui n'étant pas le sien, est néanmoins le seul correspondant à son terrain biologique. L'homme va à la rencontre du milieu. Par contre si l'individu n'est pas trop atteint il peut subir l'effet bienfaisant du milieu sain.

3°) L'individu sain né dans un milieu vicieux peut :
soit s'échapper de ce milieu;

soit subir l'influence malfaisante de ce milieu, mais cette influence n'est que superficielle.

Cette distinction nous semble avoir une importance considérable au point de vue pratique.

Les hommes qui créent le milieu favorable à l'extériorisation de leurs actes délictueux, sont fortement imprégnés par la nocivité de la transmission héréditaire morbide. Il est extrêmement difficile de neutraliser l'action de leurs tares psycho-pathologiques.

Il semblerait que le facteur héréditaire marque de son sceau fatal le délinquant, tandis que le facteur social contribue à l'éclosion de l'acte criminel. Ainsi la nature, par ses lois inéluctables, par ses forces mystérieuses qui concourent à la perpétuation de l'espèce « punit sans pitié les pères dans leurs enfants ».

« Quel monstre, écrit Montaigne, est-ce que cette

goutte de semence par quoi nous sommes produits, porte en soi les impressions non de la forme corporelle seulement, mais des pensements et des inclinations de nos pères ? Cette goutte d'eau où loge-t-elle le nombre infini de formes ? et comme porte-t-elle ses ressemblances, d'un progrez si téméraire et si déréglé, que l'arrière-fils répondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle ? » « *Les Essais* », livre II, chapitre XXXVII.

CHAPITRE III

Nous considérons l'acte criminel comme une simple manifestation de l'activité humaine déclenchée par un relâchement ou une rupture de l'équilibre entre « le centre de la personnification » et l'instinct. Dégagé de son frein, l'instinct nous apparaît sous forme d'une réaction ayant pour but la défense de l'individu.

« Quand on parle d'instinct, dit RIBOT, la première difficulté est de s'entendre ». La notion de l'instinct, très ancienne, est due à Cythium (IV^e siècle avant Jésus-Christ); Galien, le grand maître de la Médecine (II^e siècle de l'ère chrétienne) dans son « Traité à l'usage des parties » développe la conception de l'instinct.

Mais c'est seulement à la fin du XVIII^e et du XIX^e siècles que l'étude de l'instinct entre dans sa phase positive. LAMARCK, BUFFON, CUVIER, ERASME et Charles DARWIN envisagent cette étude plus scientifiquement et la fondent sur l'observation et l'expérimentation. Mais il faut avouer que les travaux des naturalistes anciens et modernes ne sont pas arrivés à préciser d'une manière simple cette notion si discutée.

Quand on analyse les différentes théories sur la genèse et les mécanismes de l'instinct, on rencontre une

multitude de conceptions et de définitions contradictoires. Cette discordance entre les différents auteurs est tellement grande que même le nombre des instincts varie de l'un à l'autre. Ainsi MAC DOUGALL a trouvé 15 sortes d'instincts; JAMES 32; FREUD n'en trouve que 1.

Pour certains auteurs (HERBERT, SPENCER) l'instinct résulte de l'évolution des réflexes composés; les autres avec ROMANÈS considèrent qu'il dérive dans une certaine mesure de la régression de l'intelligence. « Il n'est pas un instinct qui, à l'origine, n'ait été un acte intelligent » (ROMANÈS). L'école transformiste, avec DARWIN, considère l'instinct comme une somme d'habitudes héréditaires. Le célèbre vitaliste montpelliérain, le Professeur GRASSET, émet la même opinion en écrivant dans sa Biologie humaine : « quand les habitudes se répètent dans une série de générations, elles se transmettent par l'hérédité et deviennent l'instinct, qui est l'ensemble des habitudes ancestrales ». Ainsi l'instinct ne présenterait aucune spécificité de caractère et serait, en somme, un caractère acquis à un moment donné par un de nos ascendants plus ou moins éloigné et nous serait transmis par l'hérédité. Quelle différence y a-t-il donc entre les habitudes qui, chez nous, apparaissent sous forme d'un caractère intelligible, inné, et l'instinct.

Il nous est impossible d'entrer dans une discussion approfondie sur la genèse de l'instinct qui nous éloi-

gnerait trop de notre sujet, et ne pourrait présenter aucun intérêt immédiat.

Pour pouvoir aborder l'origine de l'instinct il faudrait auparavant élucider l'origine du premier être vivant, et on retomberait ainsi dans un véritable mystère, du moins pour le moment. « Pour étudier l'homme dans les phénomènes instinctifs et intelligents qu'il présente, il importe de laisser de côté la question insoluble des causes premières et des origines inaccessibles », (TRIPIER).

Certains auteurs considèrent l'instinct comme « une aptitude héréditaire, innée, irrésistible que pré-
« sentent les individus normaux à assurer leur exis-
« tence et à perpétuer leur espèce en s'adaptant aux
« conditions du milieu ».

Il nous semble qu'on confond ainsi l'instinct avec la faculté d'adaptation, qui, bien entendue, existe presque uniquement chez les individus normaux. La faculté d'adaptation appartient au terrain biologique, mais n'a rien de commun avec l'instinct. Nous pouvons facilement admettre que l'adaptation aux conditions du milieu est une sorte de défense de l'organisme contre le milieu, mais ce moyen de défense existe avant tout chez les individus normaux. Un déséquilibré, un dégénéré, un instable, un antisocial, étant très difficilement adaptables aux conditions extérieures, a-t-on le droit de dire qu'ils sont hypo-instinctifs ? Nullement, car leur vie entière est une vie instinctive, une vie impulsive. Le Professeur PIERRON, dans un article, paru dans la Revue Philosophique,

intitulé « Les problèmes actuels de l'instinct », considère l'instinct comme une tendance innée à des catégories d'actes spécifiques atteignant d'emblée et sans expérience préalable leur summum de perfection, se déroulant dans certaines conditions du milieu et présentant une dépendance relative vis-à-vis des circonstances, mais trop rigide, sinon dans les détails, du moins dans les grandes lignes, pour comporter une adaptation plastique à des facteurs nouveaux.

Nous croyons que : « L'instinct est une énergie spécifique, innée, préexistante d'une génération à l'autre, stable, interchangeable, irrésistible, une sorte d'impulsion et de nécessité vitale ayant pour but la défense de l'individu et de l'espèce ». Cette énergie essentielle est indispensable à la vie et comme l'a écrit BERGSON, « l'instinct représente une fonction innée, parfaite, nécessaire à la vie ».

L'instinct étant inné est antérieur à toute expérience individuelle. Transmis d'une *génération à l'autre*, d'un être à l'autre il ne subit aucune modification et présente la même valeur énergétique chez l'ascendant et chez le descendant. Considéré en lui-même, il n'est pas susceptible de changement, et ne se perfectionne pas. Il nous semble que l'on abuse en parlant de la perversion, de la déviation instinctives; mais où il nous est tout à fait impossible de comprendre, c'est quand on étudie les maladies de l'instinct.

L'instinct considéré en lui-même est un élément stable mais ce sont les éléments apparaissant posté-

rieurement qui peuvent provoquer des modifications de l'intensité de l'extériorisation de l'instinct. Ces éléments agissent comme un frein et sont sujets à toutes les modifications, à toutes les altérations. Plus le frein est fort, moins l'instinct est visible.

Nous reprenons ainsi une très vieille conception qui admet l'uniformité, la fixité et l'immutabilité de l'instinct.

En voulant rétablir l'instinct dans notre étude, sommes-nous en contradiction avec le déterminisme contemporain qui le nie ? (LOEB, Rémy de GOURMONT, G. BOHN). « Introduisant l'instinct dans notre hypothèse, sommes-nous revenus à la vieille conception vitaliste d'allure mystique » ? Aucune école, qu'elle soit vitaliste ou matérialiste, ne peut avoir la prétention d'être exclusive. L'instinct existe, le fait est incontestable. « Nier cette énergie parce qu'elle est impondérable nous paraît aussi absurde que de méconnaître la pesanteur, sous prétexte que son mécanisme échappe directement à notre perception... L'énergie instinctive, comme les énergies chimiques, électriques, potentielles, se mesure par ses effets ». (DIDE).

L'instinct étant à la base du terrain psycho-biologique, sur lui vont s'ajouter ultérieurement les autres éléments (hérédité en particulier). Cet ensemble contribuera à préparer le terrain primitif (personnalité innée), sur lequel viendront se greffer ultérieurement les caractères acquis après la naissance (personnalité acquise). L'importance de ces éléments prénataux est

considérable, c'est grâce à eux que les éléments post-nataux seront plus ou moins bien assimilés; et fixés par la suite.

Il ne s'agit pas ici d'étudier la valeur respective de ces éléments pré- et post-nataux; nous nous contenterons de signaler uniquement leur importance dans la formation du terrain psychobiologique.

Les caractères pré- et post-nataux ne semblent pas agir directement sur l'instinct. Ils contribuent à la formation d'un « centre de la personnification » qui, lui, agit d'une manière directe.

Le centre de la personnification traduit notre individualité, c'est une synthèse de tous nos éléments biogénétiques; c'est avant tout, par lui que nous nous différencions les uns des autres; c'est lui qui nous permet de garder notre marque personnelle. Il sert à la coordination de nos fonctions mentales. Il concentre tout et dirige tout. Enfin, il présente une fonction, la plus importante par rapport à la question qui nous intéresse actuellement : il inhibe notre instinct; il le freine.

C'est un fait universellement connu que, au fur et à mesure que se développe et se perfectionne notre centre de personnification, l'action de l'instinct diminue progressivement. Les actes instinctifs qui prédominent pendant l'enfance deviennent ensuite moins apparents. Ainsi ROMANÈS, se basant sur les observations de la vie courante, constate que les actes instinctifs ont la prépondérance sur les actes intelligents

durant la vie du jeune enfant et que la proportion commence à se renverser durant l'enfance.

En analysant l'instinct chez les animaux sauvages, chez l'homme primitif et chez l'enfant, où il apparaît dans sa forme plus ou moins pure, il nous est possible de constater son caractère combatif (BOVER) et destructif. C'est, en somme, une force brutale, impulsive, qui détruit sans pitié les obstacles qu'elle trouve sur sa voie.

L'instinct dans son rôle de défense attaque tous les obstacles, qu'ils soient réels ou hypothétiques, constants ou temporaires. D'après le prof. SIMONNET, l'instinct combatif se caractérise par sa « non-nécessité au moins apparente ». D'autre part cet auteur signale que « la nature des manifestations de l'instinct combatif dépend du sujet sur lequel les manifestations de cet instinct s'appliquent, de ses réactions, de son aptitude à se défendre, à attaquer à son tour. Elle dépend aussi et avant tout des moyens physiques et des moyens psychiques de l'individu, de son fond mental héréditaire et de celui qu'il a acquis par éducation ou par expérience ».

WILLIAM JAMES constate qu'un « enfant qui voit un gros crapaud sauter lourdement ne peut guère manquer d'éprouver immédiatement un désir impulsif de l'écraser avec une pierre ». Mais s'il ne le fait pas, c'est peut-être parce qu'il se souvient de ce « qu'il a entendu dire sur les animaux, qui souffrent comme nous ». Nous voyons déjà l'influence du premier stade d'évolution du centre de la personnification.

L'instinct n'est pas simplement destructif et com-

batif, il est aussi cruel. BOVET tire une conclusion très intéressante en disant que « la cruauté peut être considérée comme une prédisposition psychique à la lutte, et elle crée l'esprit belliqueux ».

Le D^r ALEXANDRE dans sa conférence faite au Congrès de Prophylaxie mentale déclare que l'homme naît criminel « c'est-à-dire que si le petit enfant pouvait obéir aux exigences de ses instincts il agirait comme un criminel ». De même le D^r SAUSSURE, dans un article paru dans l'Hygiène Mentale, arrive à la même conclusion « que chez tout enfant, il y a un germe de criminel, qui persiste, du reste, chez l'adulte ».

Ce germe de criminel ne serait-il pas l'instinct ? Dans les crimes des individus, dont le centre de personification est peu développé, ne voyons-nous pas justement tous les caractères de l'instinct ? Le crime d'un idiot n'est-il pas brutal, sauvage, cruel ? N'apparaît-il pas comme une impulsion, comme une extériorisation impérieuse d'une force intérieure, ou une libération d'une énergie existante.

Par contre, chez l'individu dont le centre de personification est plus développé, le crime nous apparaît comme un acte raffiné. Plusieurs auteurs ont fait d'ailleurs les mêmes remarques. Ainsi le Professeur FERRI dans sa « Sociologie criminelle » précise que la criminalité passe des formes violentes (musculaires) aux formes rusées (intellectuelles).

Dans le premier cas, la cause qui déclanche l'acte criminel peut être minime et banale; dans le

deuxième cas, elle est, ou répétée, ou suffisamment violente.

La force avec laquelle le centre de la personnification agit sur l'instinct correspond à la résistance psychique de l'individu. Normalement, la résistance psychique se trouve dans un état de tension. Le relâchement de cette tension ou la rupture du frein permet à l'instinct de s'extérioriser.

La résistance psychique étant en rapport constant avec le centre de la personnification, elle peut subir toutes sortes de modifications sous l'influence de ce centre.

Sous la dénomination d'excitants nous comprenons tous les agents qui peuvent agir sur le centre de la personnification. Nous distinguons les excitants positifs, c'est-à-dire ceux qui contribuent à renforcer la résistance psychique : éducation, principes moraux ou religieux, crainte du châtiment pour certains, etc. et négatifs, ceux qui la diminuent : misère, certains sentiments, comme amour, haine, jalousie, besoin de luxe, soit les exigences que font naître chez l'homme la vie civilisée, etc. Nous retrouvons presque la même classification dans une étude de MAXWELL « Le crime et la société ». L'auteur envisageant également deux sortes d'excitants, « les premiers sont des impulsions ou des mobiles : je les appellerai des tendances positives..., les seconds, sont des inhibitions, ou des considérations morales : je les désignerai sous le nom de tendances négatives ou inhibitives ».

La valeur de l'excitant est purement subjective. Les

excitants présentant la même valeur, la même intensité, force et durée peuvent déclencher des réactions différentes, suivant l'état du terrain sur lequel ils agissent. Soumis constamment à l'action des excitants le terrain est essentiellement mobile et changeant. Tel terrain, à un moment donné, peut présenter une réponse A; tel autre, influencé par le même excitant au même moment, présenterait une réponse B. Prenons un exemple : deux individus présentant des dispositions psychobiologiques différentes se trouvent dans une situation identique, ils sont affamés. Comment vont-ils réagir ?

L'un de ces individus, celui qui possède une résistance psychique assez forte, pourra résister longtemps à une tentation de grivèlerie. Son acte délicieux sera commis au moment où les excitants négatifs (faim) arriveront à avoir une valeur subjective plus grande que les excitants positifs (principes moraux et crainte du châtiment).

L'autre par contre, présentant une résistance psychique faible ne pourra lutter longtemps contre cette tentative et il essaiera de satisfaire rapidement sa faim par n'importe quel moyen.

L'état de la réaction dépend donc en premier lieu du terrain et, ensuite, de l'excitant.

Le même terrain ne répondra pas à tous moments de la même manière, car il évolue, sa résistance psychique peut être augmentée ou diminuée par l'action des excitants qui ont agi antérieurement.

L'instinct dans la pathogénie du crime nous semble une notion capitale en criminologie.

Il nous paraît impossible d'étudier l'acte criminel en lui-même et de lui appliquer automatiquement tel article correspondant au code pénal. L'acte criminel nous apparaît comme une résultante d'un excitant sur un terrain donné. L'instinct se libère alors de son frein pour apparaître sous une forme plus ou moins pure.

On peut ainsi affirmer avec le professeur KRETSCHEMER que « la psychologie des impulsions instinctives et les rapports qui existent entre elles et la vie psychique supérieure forment un des points cardinaux de la psychologie médicale » et de la psychologie criminelle en particulier.

L'analyse biologique du crime doit comporter en premier lieu la détermination du terrain individuel, sa résistance psychique et la valeur de l'excitant par rapport au terrain donné.

CHAPITRE IV

Depuis l'antiquité, on a compris que l'homme ne doit pas être libre de ses actes. Faisant partie de la société il doit se soumettre à toutes les prescriptions édictées par elle. Pour conserver l'ordre, pour éviter l'anarchie et préserver la collectivité contre les crimes on a créé des codes pénaux. Le code est un recueil de prescriptions légales que sanctionnent des pénalités. On a créé des lois plus ou moins rigides qui se sont efforcées de soumettre l'activité humaine à des règles complètement artificielles. Ces lois pénales étant étrangères à la vie biologique, sont inspirées en grande partie par les nécessités économiques, religieuses et politiques.

Se basant sur l'intérêt social, les premiers législateurs, sans s'occuper de l'homme ont uniquement considéré l'acte. En créant les codes pénaux ils pouvaient se permettre, ignorant complètement les notions de la biologie, de sacrifier l'individu pour les intérêts de la collectivité. Les crimes constants divisaient l'unité et la force des pays et diminuaient leur valeur combattive : il fallait donc trouver les moyens de conserver cette force. Ces moyens étaient les prescriptions pénales.

L'évolution du droit pénal a passé par plusieurs

stades, soumise aux influences des phénomènes religieux, sociaux, économiques et politiques. Dès l'âge le plus ancien, on envisageait uniquement dans le crime les dommages matériels et moraux, sans prendre en considération l'intention de l'auteur qui le commettait. Il semble que c'est seulement en étudiant la législation draconienne qu'on voit apparaître la distinction entre l'assassinat (phonos... ekousios) et l'homicide involontaire (phonos akousias).

Dans la phase primitive, le châtement se présentait sous une forme de vengeance privée; il se manifestait par une réaction brutale dépassant souvent l'importance et l'étendue du dommage. La loi du talion, qui apparaît plus tard, se manifeste déjà par une vengeance limitée « œil pour œil, dent pour dent », correspondant exactement au dommage causé.

Au fur et à mesure du développement économique et de la construction de la société, l'Etat seul a le droit de châtier. Ainsi, par exemple, chez les juifs, les membres de la famille de la victime devaient s'adresser aux tribunaux pour obtenir l'autorisation d'exercer leur vengeance eux-mêmes. L'autorité sociale une fois constituée tâcha de parer à l'inconvénient de la vengeance privée. Elle se présenta comme un délégué de la divinité prenant la tâche de punir le coupable. La vengeance privée se transformait donc en vengeance divine.

Des siècles ont passé depuis, nous avons acquis plusieurs notions nouvelles; nos conceptions et les conditions de la vie ont évolué. Le code pénal a-t-il subi une évolution correspondante ?

La loi pénale a connu plusieurs modifications, presque exclusivement au point de vue de la forme, mais le fond reste le même. Or les lois criminelles et les méthodes de la procédure légale, qui dérivent de cette base désuète, sont tout à fait inadéquates pour résoudre le problème de la criminologie qui n'est, en somme, qu'un problème du comportement humain.

La loi pénale qui sert à freiner certains actes, dits criminels, doit logiquement découler de ces actes. Vouloir soumettre les actes biologiques à des prescriptions rigides et artificielles, créées par les hommes semble être incompatible avec la vie. Il est impossible de vouloir modifier le courant naturel de la vie par des règles et des lois. La vie elle-même se charge de créer ses lois. Pour être dans le vrai, il suffit de les découvrir et de les appliquer, au lieu de les « fabriquer ». Créées par les hommes, elles ont comme avantage d'être d'application commode, mais, par contre, elles sont en contradiction avec les lois édictées par la nature. Toute loi qui n'est pas créée par la vie, qui ne dérive pas des phénomènes biologiques est forcément artificielle.

La vieille conception du code pénal nous a démontré et démontre encore, par les expériences quotidiennes, son irréalité et son inefficacité. La loi actuellement en vigueur est applicable uniquement à l'homme idéal hypothétique, l'homme privé de son hérédité présentant une liberté absolue de ses actes et non influencé par le milieu dans lequel il évolue.

Nous croyons que la procédure criminelle est éga-

lement réalisée d'une manière fausse. Il ne faut pas considérer l'examen médical comme servant à compléter l'instruction, mais, dès le début, le délinquant (nous ne disons pas l'accusé) doit être soumis à l'analyse biologique. L'étude complète du criminel doit comprendre l'analyse psycho-biologique de son terrain, du milieu dans lequel il évolue et la valeur subjective de l'excitant qui a déclenché l'acte.

Il est admis généralement, pour qu'un acte soit considéré comme criminel et qu'une répression soit possible, qu'il doit remplir trois conditions : 1°) Il doit être en contradiction avec la loi, c'est-à-dire comporter une infraction; 2°) il doit être voulu, c'est-à-dire être déterminé par la volonté criminelle, par le libre arbitre; 3°) enfin, il doit se manifester extérieurement.

La première condition est d'ordre purement juridique; nous n'aurons pas à nous en occuper.

Analysons donc la deuxième condition, qui est de beaucoup la plus importante au point de vue biologique.

L'article 64 du Code pénal français précise « qu'il n'y a ni crime ni délit lorsque le prévenu était en état de démence au temps de l'action ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pas pu résister ».

Pour que l'acte soit qualifié de criminel et qu'il comporte une sanction, l'individu qui l'a commis doit pouvoir discerner la gravité de son acte et être maître de ses volitions, en un mot intégralement libre. Pré-

cisons, entre parenthèses, que, le plus souvent, cette liberté est confondue avec la conscience de l'acte, deux notions différentes sur lesquelles nous aurons à revenir.

Ainsi, d'après cet article du code pénal, l'homme est irresponsable dans les deux cas : soit qu'il fut dément au sens le plus large du mot (notion extrêmement vague et vaste), soit qu'il ait été contraint par une force à laquelle il lui a été impossible de résister. La condition exigeant l'existence d'une volonté criminelle pour que l'homme puisse être puni de son acte, paraît juste et nécessaire (bien entendu en se basant sur la notion actuelle du code pénal); car il ne serait pas tenu compte d'un acte qu'un homme n'aurait pas voulu commettre. La volonté criminelle signifie que l'individu est intrinsèquement libre d'accomplir l'acte criminel ou de ne pas l'accomplir.

La volonté ainsi formulée suppose l'existence du libre arbitre.

Existe-t-il un seul fait inattaquable permettant d'affirmer d'une manière nette et convaincante l'existence de la liberté de la volonté ? Existe-t-il des actes déterminés uniquement par une décision de notre esprit ? L'homme est-il libre de choisir la solution qu'il veut parmi tant d'autres qui se présentent à lui ? Ne serait-ce pas plus logique de croire que notre volonté en s'extériorisant d'une manière déterminée, ne fait qu'exprimer une préférence nécessaire ? Cette voie que l'homme suit malgré son apparente conscience de liberté d'action n'est-elle pas la seule qui corresponde à notre état psycho-biologique ?

L'homme ne veut pas admettre que ses actes délibérés et réfléchis soient des phénomènes réactionnels. Son orgueil d'être supérieur ne peut accepter que ses actes qu'il croit libres et conscients ne soient qu'un résultat d'une série d'excitants.

« Nous sommes évidemment avertis de l'existence de l'intensité de nos volitions, mais nous ne savons pas pourquoi nous voulons telle chose et non telle autre; en réalité, le choix que nous croyons faire est l'enregistrement dans notre conscience d'un résultat mécanique » (MAXVELL).

Nous croyons que la conception de la volonté criminelle ne paraît pas pouvoir résister à une critique logique, elle n'est qu'un dérivé de la notion métaphysique du libre arbitre. » L'homme fait ce qu'il veut ou ce qu'il peut ! » Cet aphorisme sous son apparence philosophique a une portée criminologique indéniable. Il peut dans une certaine mesure nous donner une réprobation ou une approbation du système pénal actuel.

Envisageons ce problème d'un autre point de vue.

Nous savons qu'il existe deux sortes d'excitants qui agissent sur notre terrain psycho-biologique : les excitants positifs et négatifs. L'intensité de ces excitants peut présenter une valeur égale, mais leur sens d'action, leur direction est toujours opposé. Il s'agit donc de deux forces contradictoires, l'une déclanchant, et l'autre inhibant l'acte. La volonté nous paraît dans ce cas comme un simple résultat enre-

gistré dans notre esprit de ces deux forces qui tendent, l'une à favoriser, l'autre à empêcher l'accomplissement de l'acte. Nous n'arrivons que rarement à avoir conscience du travail intime provoqué par la lutte de ces deux excitants réagissant dans un sens opposé. La volition qui se présente à notre esprit est déjà un stade ultime, une conclusion de ce travail, tandis que lui-même, assez souvent, nous échappe. Dans certains cas pourtant, nous sommes capables d'enregistrer dans notre conscience la progression des différentes étapes de ce travail.

Chacun de nous a pu se rendre compte de l'existence de certaines volitions plus ou moins délictueuses, d'idées fixes qui reviennent souvent à l'esprit. Elles sont facilement réfrénées et refoulées par les excitants positifs; la lutte entre ces deux excitants est consciente : l'homme enregistre assez facilement les différentes étapes de ce combat. A côté des « idées fixes », d'une faible intensité, il existe des obsessions morbides qui s'emparent de notre esprit et déclenchent parfois, par leur violence, une sorte de malaise. La lutte intense que l'homme enregistre par phases successives, crée une sorte de tension généralisée. Il assiste à cette lutte, conscient, mais impuissant. Il sait qu'il existe en lui deux courants opposés qui se heurtent, se combattent avec violence mais il est incapable de modifier en quoi que ce soit le résultat final. La volonté exprimera le résultat définitif et, une fois l'acte commis, l'individu ressentira un soulagement. Où donc est-elle cette liberté humaine tellement puissante ? N'est-elle pas une simple chimère ?

Notre volonté de résister à un excitant donné n'est que le résultat de l'ensemble des inhibitions (concepts intellectuels et moraux acquis et hérités) assez fortes pour contrebalancer les autres qui leur sont opposées. Par contre, notre volonté de mal faire prouve que les excitants positifs (inhibitions) ne sont pas assez intenses pour anihiler la valeur de excitants négatifs.

On a l'habitude de supposer dans certains cas que la volonté est abolie. Il nous paraît plus probable de croire que la volonté n'est jamais abolie; elle existe toujours, mais la direction a changé. Au lieu d'avoir la volonté de résister, nous avons celle de ne pas résister. D'une manière schématique, il nous paraît logique d'envisager l'existence de deux formes de la volonté : une, positive, de vouloir (pouvoir) agir suivant les principes moraux, sociaux et religieux; l'autre, négative, de ne pas vouloir (pouvoir) réagir suivant les mêmes principes. La deuxième forme, dénommée volonté criminelle, se déclare chaque fois que les excitants négatifs sont plus forts que les excitants positifs. Dans l'analyse des différents excitants, il ne faut en aucune manière envisager leur valeur objectivement, mais uniquement au point de vue subjectif, par rapport au terrain sur lequel ils ont agi.

Pour pouvoir admettre l'hypothèse du code pénal qui ne veut voir dans l'acte criminel aucun caractère de nécessité, on a été obligé de créer un facteur nouveau purement spéculatif : le libre arbitre — la volonté criminelle — et, comme conclusion, la responsabilité.

Nous croyons que la notion de la volonté criminelle telle que nous l'avons envisagée, n'a rien de métaphysique ni de philosophique, elle est purement et essentiellement biologique. Par contre, le législateur voulant s'inspirer d'une idée pratique, étrangère à la notion métaphysique du libre-arbitre, a justement pris cette notion pour base de la législation.

« Je crois, a dit TARDE, la liberté personnelle défendable métaphysiquement ». Le législateur considère qu'un acte (délit ou crime) est punissable quand il est volontaire, libre et évitable. Cet acte, qu'il soit volontaire dans le sens que nous avons précisé et évitable par le jeu des excitants n'est jamais libre car il est déterminé par différents facteurs.

La conception biologique de la volonté criminelle que nous avons schématisée plus haut se heurte à deux sortes d'obstacles : tout d'abord aux préjugés de l'opinion publique et à des raisons d'ordre pratique. Ainsi MAXVELL constate que « la majorité des hommes, ceux qui constituent la masse active dans la politique, dans l'administration, dans l'exercice de la justice, ont des idées arrêtées sur la volonté criminelle; on admet que, dans la pratique, un homme, à moins d'être fou, peut et doit s'abstenir de tout acte défendu..... le bon sens n'admet pas que l'homme soit le jeu des forces incontrôlables ». D'une manière plus nette encore se prononce FOUILLÉ, cité par le P^r VERGER, en disant « qu'importe que l'homme soit libre, s'il croit l'être : du fait qu'il se croit libre, il agit comme s'il l'était en réalité ». FOUILLÉ, transformant l'apparence en réalité,

veut la considérer comme telle. Avoir l'illusion d'une force inexistante, s'imaginer de pouvoir agir comme si elle existait, voilà une situation paradoxale et fausse qui ne pourra jamais donner aucun résultat réel, positif et efficace. Il nous paraît très probable que cette illusion est due à la complexité des phénomènes psycho-biologiques dont elle est la conséquence. Le médecin n'a pas le droit de s'incliner devant l'apparence, même si elle est admise par le « bon sens » comme réalité. Le « bon sens » n'est qu'une expression de l'époque et d'évolution sociale, il n'a rien d'expérimental ni de scientifique. Le « bon sens » est un mot qui suit la mode et il est souvent en contradiction avec la science.

La notion du libre arbitre, admise par l'opinion publique bien qu'elle présente plus d'apparence que de réalité, plus de surface que de profondeur, rend possible l'application de la sanction des répressions et disons le mot de la vengeance sociale. Le juriste qui s'occupe du crime trouve dans les conceptions légales actuelles une explication suffisante pour admettre la liberté de la volonté. Le biologiste qui n'a pas à s'occuper des lois artificielles même si elles sont acceptées par la collectivité doit rechercher dans quelle mesure elles correspondent à la vérité scientifique, à la vérité expérimentale.

Le biologiste n'a pas le droit d'admettre les notions acceptées par les juristes et les sociologues dans le seul but d'éviter le « bouleversement profond des traditions en matière pénale ». Il doit rechercher si

ces notions sont compatibles avec les lois biologiques, c'est-à-dire avec celles imposées par la vie elle-même.

En analysant la notion du libre arbitre, il est difficile de trouver une confirmation dans les faits biologiques. L'homme n'est pas intrinsèquement libre, ses actes sont soumis à des lois biologiques mais non légales. Tous les actes humains résultent de l'action d'un excitant sur un terrain donné, et leur extériorisation est immédiate, quand l'excitant est assez fort. Dans d'autres cas, l'excitant n'étant pas suffisamment fort pour déclencher une réponse immédiate, il agit sur notre centre de personnification d'une manière lente. Notre conscience est mise en éveil, nous avons conscience qu'il faut réagir de telle ou telle manière. Il nous est parfois facile de prévoir l'acte et de percevoir les motifs qui pourront le déclencher. Sur le terrain déjà affaibli par les excitants antérieurs, un nouvel excitant agit, d'une valeur objective moindre mais subjectivement suffisante pour rompre la résistante psychique et déclencher l'acte criminel. Cet acte est conscient, il est ordonné, en quelque sorte préparé et raffiné même, mais, en aucune manière, l'homme n'a été libre de l'accomplir ou de ne pas l'accomplir; il a réagi malgré lui, tout en ayant conscience de son acte ».

Nous avons le souvenir d'un cas déjà un peu ancien qui, malheureusement, n'a rien perdu de son actualité car les rubriques des journaux nous apportent presque quotidiennement les récits de crimes semblables.

Une jeune femme tue son mari. Rien de plus banal à l'époque où nous vivons. En examinant les circonstances du crime, on apprend que le mari était un ivrogne, brutal, coléreux. Rentrant le soir chez lui, il tyrannisait sa femme. Les disputes constantes, les scènes de jalousie morbide, les menaces, les ecchymoses dont la femme était couverte au moment de son arrestation étaient des preuves suffisantes de son calvaire. La femme souffrait de ces blessures physiques et morales, mais elle les supportait pour ses enfants; un jour, le drame se déclare d'une manière tout à fait imprévue. Le soir, le mari rentre exceptionnellement lucide, il n'a pas bu, ou très peu. Au moment du repas une petite dispute sans grande importance éclate. La femme va dans sa chambre, prend le revolver de son mari, et, froidement, tire sur lui plusieurs balles. Existe-t-il, ici une volonté criminelle ?

En analysant ce crime nous verrons que, bien qu'il ait été commis sciemment, il était involontaire. La résistance psychique de cette femme étant fortement diminuée par les souffrances antérieures, il a suffi de cette simple dispute pour rompre complètement le frein. Si cette femme avait eu une volonté libre, un choix libre d'action, nous croyons fermement qu'elle n'aurait jamais commis son crime n'ayant pas de motifs sérieux, ce jour-là son mari étant rentré lucide. Cette simple dispute, d'apparence très banale était néanmoins suffisante pour rompre la résistance psychique et pour inhiber la force des excitants positifs.

Nous pourrions citer plusieurs exemples où il nous serait facile de démontrer que le libre arbitre et la liberté criminelle ne sont que des artifices commodes, mais irréels. Ces artifices ont été créés depuis le moment où le criminel a été considéré comme un coupable volontaire, et le crime comme un produit d'activité humaine libre. Mais aujourd'hui on se rend de plus en plus compte que le crime n'est pas le fait du caprice humain, mais l'expression de lois ayant un caractère de nécessité. Le crime dépend d'une part du terrain humain, et, d'autre part, il est en étroite connexion avec le milieu ambiant, dans le sens le plus large du mot (climat, état hygiénique, conditions sociales, économiques, politiques, entourage, éducation, etc.). Et nous terminons par la phrase du Dr RABINOVICZ qui montre clairement la complexité du problème.

« La personnalité humaine est un mécanisme d'une complexité toute particulière et, souvent, les rapports de causalité existant entre les anomalies de cette constitution biológico-psychologique personnelle et l'acte délictueux, sont extrêmement délicats, éloignés, on dirait presque cachés; et parler de libre arbitre pour de pareils cas, c'est se livrer à des spéculations philosophiques là où il s'agit de rechercher des faits positifs capables de nous révéler ce grand mystère de la genèse biológico-sociale du crime. »

CONCLUSIONS

1° Il existe une différence importante entre les méthodes qu'emploient le juriste, le sociologue et le médecin pour étudier le crime. L'acte criminel est une manifestation de l'activité biologique et doit être étudié surtout par le médecin. C'est lui qui doit se prononcer sur le diagnostic, le pronostic et le traitement du criminel.

2° Le crime dépend de l'état du terrain psychobiologique et de la force subjective des excitants qui agissent sur lui.

3° Le terrain est créé par les facteurs pré et post-nataux. Le degré d'assimilation des éléments post-nataux (influence du milieu, éducation, etc...) dépend de la valeur des éléments prénataux (hérédité, instinct, etc...).

4° L'hérédité morbide est un facteur criminogène important qui diminue l'influence des facteurs sociaux. Dans la plupart des cas, l'hérédité et le milieu social sont intimement liés dans la pathogénie du crime. L'hérédité semble fournir les matériaux que le milieu façonne.

5° L'acte criminel n'est qu'une libération de l'instinct normalement freiné par « le centre de person-

nification ». L'intensité et la force de cette manifestation de l'instinct dépend de la valeur du centre et de la force (la résistance psychique) avec laquelle il agit sur l'instinct.

6° L'homme est soumis constamment à l'action des excitants, soit positifs (principes moraux, principes religieux, etc...) qui renforcent « la résistance psychique », soit négatifs (haine, jalousie, exigences que font naître en nous la vie civilisée, etc...) qui diminuent ou rompent cette résistance.

7° Il paraît illogique de vouloir appliquer automatiquement à chaque acte criminel un article correspondant du code pénal. C'est de l'étude du terrain et de la valeur subjective des excitants que doit dépendre la thérapeutique criminelle.

8° Le crime n'est pas le fait du caprice humain mais l'expression de lois ayant un caractère de nécessité.

Vu : Le Président de la Thèse,
SANNIÉ.

Vu : Le Doyen,
M. TIFFENEAU.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

- APERT. — L'hérédité morbide. *Doin*.
— Les Jumeaux, 1923. *Flam*.
- ACHAFFENBOURG. — Le crime et les moyens de le combattre.
- AZANDO. — La criminalité moderne et les délinquants. *Rev. de crim. psych. leg*, 1922.
- BECARRIA. — Traité de délits et des peines, 1776.
- BERILLON. — Essai de psychopathologie gen. Maladie de l'instinct. *Revue de psych.*, 1911-1912.
- BRAUN. — Das instinct probleme in Lichte der mode Biol. *Schweitz. Arch. f. Neur. und. psych. Zurich*, 1920.
- BROES. — La défense psychique. *Alcan*, 1924.
- BOVET. — L'instinct combatif.
- BOVEN. — Rapport sur l'hérédité en psychiatrie. *Congrès de Lugano in Encéphale*, 1924..
- CROTHERS (T. O.). — Criminalité d'origine alcoolique. *Archives d'anthr. criminelle*, 1914.
- CHARON (René). — Psychologie médico-sociale. *Maloine* 1914.
- DELAGE (Yves). — Les théories de l'évolution. *Flammarion*, 1916.
- DIDE. — Introduction à l'étude de la psychogénèse. *Masson* 1926.
- DONNEDIEN DE VABRES. — La justice pénale d'aujourd'hui. *Colin* 1529.
- DELMAS et BOLL. — La personnalité humaine et son analyse. *Flammarion*, Paris 1922.
- DEFRAINT. — Contribution à l'étude des Jumeaux. *Thèse Paris*.
- FAUCONNET. — La responsabilité, 1920.
- FÉRÉ. — Dégénérescence et criminalité. *Alcan*.

- GRASSET. — La biologie humaine. *Paris Flammarion*, 1907.
- Demi-fou demi-responsable. *Alcan*.
- Problème physio-pathologique de la responsabilité.
Journ. de psych. norm. et pathol., 1905, L. 2.
- GILBERT-BALLET. — Congrès de Lausanne, 1907.
- GROSZ. — Hygiène mentale et criminologie.
- GLUCK (Jheldon). — Mental Hygiène. Vol. XII, Juillet 1928.
- GELMA (E.). — Irrésistibilité et irresponsabilité.
- HESNARD. — La vie et la mort de l'instinct.
- HEMENT. — De l'instinct à l'intelligence.
- JACQUINET. — La vie instinctive et la vie de l'esprit.
- KRETEHMER. — Psychologie médicale.
- KINBERG OLAF. — Alcool et criminalité. *Archives d'anthr. criminelle et de médecine légale*, 15 avril 1913.
- LOCARD (L.). — Le crime et les criminelles. *Paris* 1925.
- LOEB. — Conception mécanique de la vie. *Alcan* 1914.
- LOMBROSO. — Crimes causes remèdes. *Alcan* 1907.
- LÉVY BRUHL. — L'idée de la responsabilité.
- LHERMITTE. — Les fondements biologiques de la psychologie. *Ed. Gauthier-Villars*, Paris 1925.
- MAXWELL. — Conception social du crime et son évolution.
Flammarion.
- Crime et société. *Flammarion*, Paris 1924.
- MAIRET et EUZIÈRE. — Les invalides moraux. *Masson* 1910.
- MOREL (Jules). — La prophylaxie et le traitement du criminel récidiviste.
- NICLOUX. — Recherches expérimentales sur l'élimination de l'alcool dans l'alcoolisme congénital. *Thèse Paris* 1900.
- PIERON. — Les problèmes actuelles de l'instinct. *Revue philosophique*. Octobre 1908.
- RENARD. — L'homme est-il libre.
- RAYMON. — Hérité morbide.
- RABINOVITCH (L.). — Mesure de sûreté. *Edit. Marcel Rivière*, Paris 1929.
- La lutte moderne contre le crime. *Ed. Ferdinand Larcier*, Brux. 1930.
- RÉGIS et CHARBIN. — Nécessité de l'examen médical des

- jeunes délinquants. 4^e congrès de méd. leg. des pays de langues franc. Paris 25-27 mai.
- RÜDIN. — Eugénique et prophylaxie mentale ou biologie de l'hérédité psychiatrique eugénique et hygiène mentale.
- RIBOT. — Hérédité psychologique.
- SAUSSURE (R. de). — Prophylaxie du crime et de la délinquance dans la jeunesse. *In Hygiène Mentale*, Mai 1931.
- TARDE. — Criminalité comparée. *Alcan* 1924.
- TRIPPIER. — Instinct et l'intelligence. Paris 1911.
- THOMAS (Maurice). — L'Instinct. *Payot*, Paris 1929.
- VERVAECK. — Le traitement de tous les délinquants dans le cadre pénitentiaire. *Congr. de Méd. leg.*, Paris, Mai 1924.
- La prison envisagée au point de vue médical et psychiatrique. *Soc. de Méd. Mentale de Belgique*. Séance du 29 sept. 1928. *In Jour. Belge de Neurol. et de Psych.*, 1928.
- VIDAL (G.) et MAGNOL (J.). — Cours de droit criminel et de science pénitentiaire.
- VERGER (P.). — Leçon d'ouverture le 22 avril 1914. *In Archives d'anthr. criminelle*.
- WEYGANDT. — Psychologie du crime. *Congrès de Londres*. 1913.
- WAHL (L.). — Revue de quelques conceptions récentes sur la criminologie, la psychiatrie et leurs rapports réciproques.

